

Histoire de Boileau - Ponsonby

Mot de l'auteur;



Au mois de mars dernier on m'a demandé d'écrire sur l'histoire de la municipalité de Boileau et par le fait même, celle du canton de Ponsonby dans le cadre des activités de son 125^e anniversaire. J'ai rapidement accepté car je trouvais que c'était une belle façon de consolider mes liens avec ce beau coin de pays. Je demeure à Boileau depuis près de quarante ans. Au début comme vacancière et, depuis 1989, comme résidente à l'année, même si je dois voyager à travers la province pour mon travail.

À la lecture des premiers documents d'archives, j'ai remarqué qu'en 1911 nous étions plus de 500 habitants, tandis que vers les années 1980 ce nombre avait diminué de moitié. Même encore dans les années 1940, Boileau était vu par les autres communautés, comme un village en plein développement. Cela m'a intriguée et j'ai dirigé mes recherches dans le but de comprendre pourquoi cette baisse importante de la population.

C'est à partir de documents légaux, de récits qui ont voyagé à travers les ans et de témoignages parfois vibrants d'émotion, qu'il m'a été possible d'entrevoir et même de revivre ces époques presque oubliées. Aujourd'hui, j'aimerais partager avec vous ce bien précieux qui m'a été donné : l'opportunité de rencontrer ces hommes et ces femmes qui ont bâti cette histoire.

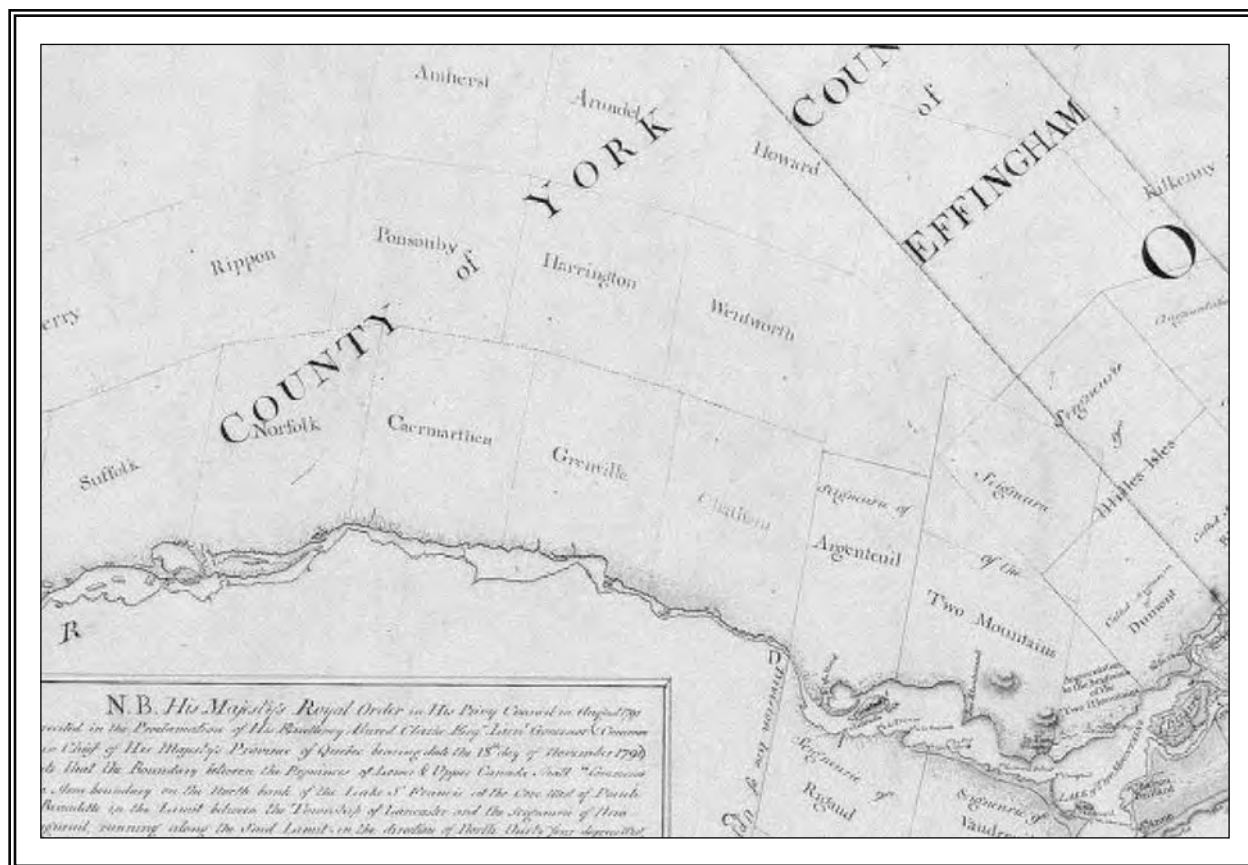
Même si j'ai travaillé de façon critique et méthodique, j'espère que cet historique vous sera divertissant et que vous allez en apprécier la lecture autant que moi j'ai adoré l'écrire. Ce fut un privilège de travailler sur ce projet car j'ai eu l'occasion de côtoyer de gens merveilleux qui m'ont si aimablement aidée lors de sa réalisation.

Nadine Proulx

Au Rythme des Saisons

1795

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le Canton de Ponsonby a plus de 200 ans. Effectivement, sous l'ordre de l'Excellence Guy Lord Dorchester, gouverneur du Québec de 1768 à 1778 et de 1785 à 1795, des arpenteurs avaient reproduit sur une carte¹ les cantons d'une partie du *Bas Canada*. Celui de Ponsonby y était déjà, entouré de noms connus comme Arundel et Amherst et d'autres oubliés comme Norfolk et Caermarthen.



« Selon toute vraisemblance l'endroit (Ponsonby) aurait été nommé d'après une ville du comté de Cumberland en Angleterre... ou probablement emprunté au patronyme d'une grande famille de l'aristocratie britannique qui pendant longtemps a monopolisé le gouvernement de l'Irlande... »²



1 Collections Canada, numéro de microfiche 57718

2 Commission de la toponymie du Québec

Histoires Indiennes de 1818 à 1898

Au début de la colonisation, le Canton de Ponsonby, à l'instar de plusieurs régions du Québec, a connu une présence autochtone dans son environnement.

Jocko Commandant, de la tribu Iroquoise, originaire de la ville de Québec, est le premier à s'installer sur une des îles du lac en 1818. Il meurt sur l'île Indien et son fils Joseph devient chef de la bande.

La tribu se divise alors en deux clans. Joseph et les siens demeurent sur l'île Indien tandis que l'autre famille aménage à la *Baie Hamilton*. Les deux colonies étant situées trop près l'une de l'autre, considérant la hausse de population et à défaut de territoire pour trapper, une dispute survient entre eux qui, finalement, soulève une bataille sur Bloody Point en 1855.

Un nombre indéfini d'indiens ont péri dans cette bataille et à cause de la guerre déjà existante entre les Iroquois du *Lac Commandant* et les Algonquins de la *Rivière Rouge*, cette bataille fut gardée sous silence pour sauvegarder la dignité de la tribu.

Joseph meurt en 1864 et n'ayant eu aucun fils, Michel, fils illégitime de sa fille, devient chef de la tribu.

En 1869, Michel Commandant s'installe avec sa colonie à Pike Creek et l'on raconte qu'il a sûrement pris part à la bataille du *Lac Nominique* qui mit fin à la guerre entre les Algonquins et les Iroquois.

Suite à la maladie du temps, fatale à plusieurs indiens, Michel meurt en 1898 aux Chutes Blueberry sur la Rivière Rouge laissant, derrière lui, sa femme et son enfant...³



3 Extrait de l'étude effectuée par Madame Roberta Evan, Messieurs Jean-François Brière et Marc Desjardins en 1985

1840



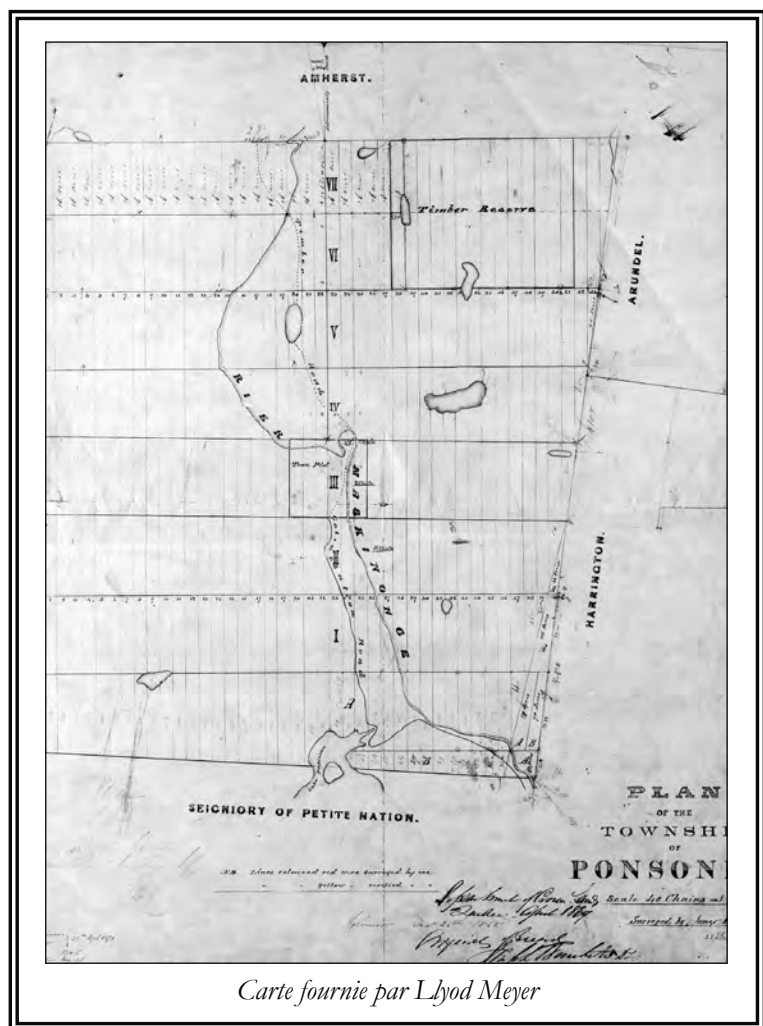
Collections Canada

À fin d'encourager la colonisation, une loi avait été votée vers 1840 pour que la vente de terrains sur les lots de la Couronne soit autorisée. Dès lors, les industries forestières n'avaient plus le même contrôle sur les coupes de bois. Sur une carte indiquant les routes postales du temps, il nous est déjà possible de voir un chemin important qui partait de Papineauville vers le nord. Est-ce la route de Notre Dame-de-la-Paix vers le lac Papineau qu'on entrevoit?

1869

Ponsonby avait maintenant sa route de colonisation qui venait du sud par Harrington et allait vers le nord jusqu'à la limite des rangs deux et trois. Plus haut, un sentier était utilisé pour le travail forestier. Déjà, la Couronne avait mis en réserve quelques lots pour récolter antérieurement sa matière ligneuse.

L'emplacement du village avait déjà été choisi. Cet endroit était privilégié car, avec les chutes d'eau avoisinantes, la motricité des équipements des industries de l'époque était assurée.



Carte fournie par Lyod Meyer

1876 (proclamation du Canton)

Chacun pouvait s'établir sur les terres de la Couronne soit par des billets de location ou certains droits de *squatter*. Déjà une trentaine de familles habitaient Ponsonby.

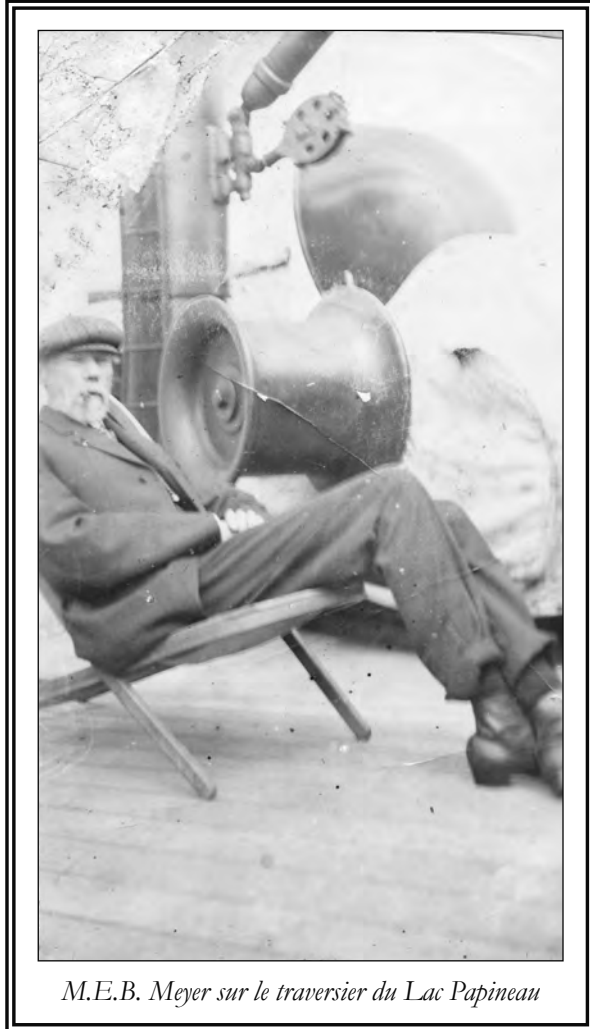
Mais qui étaient ces premiers colons? Quelles étaient leurs motivations? Le Curé Labelle nous dépeint dans un de ses textes promotionnels le profil de ces gens qui devraient s'établir dans les cantons du Nord;

1. *« C'est le petit cultivateur qui ne possède qu'une terre de peu d'étendue ou de médiocre qualité, comme on en voit tant dans nos vieilles paroisses...ils se feraient tous colons s'ils connaissaient la bonne fortune qui les attend dans les cantons du Nord. »*
2. *« C'est le travailleur pauvre, c'est le journalier des villes et des campagnes qui n'a pour vivre lui-même et nourrir sa famille que le prix de son labeur quotidien. Il est dur d'être ainsi enchaîné à une tâche ingrate sans aucun espoir d'améliorer sa position; car il n'y a point d'avenir pour le pauvre journalier... Les cantons du Nord offrent un autre avenir, une autre récompense au travail. »*
3. *« C'est le père de famille qui n'a pas les moyens d'établir ses fils autour de lui. Dans les vieilles paroisses, les terres à vendre sont rares et le plus souvent d'un prix fort élevé...mais pourquoi le père ne vendrait-il pas sa propriété? Avec le prix qu'il en eût retiré, il pouvait s'établir et établir ses fils sur des terres nouvelles qui en deux ou trois années auraient procuré à tous l'aisance sinon la fortune. »*
4. *« C'est le fils du cultivateur qui ne peut s'établir avec avantage près de ses parents. Il est obligé de s'éloigner; pourquoi irait-il aux États-Unis consumer sa jeunesse à chercher une fortune qui le fuira toujours? S'il a du courage au cœur et de la force dans les bras qu'il prenne la hache et s'enfonce dans la forêt sur ces belles terres qui n'attendent que le défrichement pour se couvrir de riches moissons... Chaque lot y renferme un trésor pour celui qui sait le découvrir...Le colon travaille pour lui et chez lui; il ne dépend que de lui-même, de sa volonté, de son courage... »*

Dès leur jeune âge, certains partaient vers l'aventure.

« Mon grand-père a quitté Montréal, il avait 16 ans. Il est arrivé au Lac Commandant deux jours plus tard avec son cheval et sa charrette. Il y avait un endroit aménagé où les pionniers devaient laisser leurs attelages car le chemin s'arrêtait à cet endroit. De là, ils pouvaient repartir à dos de cheval »⁴

4 Tiré de l'enregistrement sonore de M. Adam Linton, 1985



M.E.B. Meyer sur le traversier du Lac Papineau

Les routes se terminaient près du Lac Papineau mais il n'y avait pas encore de pont sur la Rivière Rouge. Elle était traversée soit par des bateaux ou par des traversiers de fortune. Le transport des marchandises était assez laborieux et bien souvent les défricheurs attendaient que les lacs et rivières soient gelés au lieu d'utiliser ces embarcations.

« Quelques fois les voyageurs, en provenance de Calumet, prenaient la route jusque chez Mc Vivar à Rivington pour y passer la nuit. Le lendemain matin, ils se rendaient jusqu'à la Rivière Rouge. Afin de donner le signal à la famille Mc Instoch de l'autre rive, ils soufflaient dans un clairon accroché à un arbre et dès lors, ils les faisaient traverser en tirant sur une sorte de barge. »⁵

Le chevreuil, la viande sauvage et le poisson étaient souvent au menu. Malgré tout, il fallait à l'occasion faire des emplettes. Au début les colons devaient apporter, bien souvent sur leur dos, leurs victuailles achetées à Calumet ou les environs. Quelques temps après, un petit magasin s'était construit à l'autre bout du lac et chacun pouvait s'y rendre en canot.

« Ma tante Lina qui travaillait pour E.B. Meyer, prenait la chaloupe et une fois par semaine elle allait chercher à manger, des poches de fleur ou de sucre... ça lui donnait neuf miles »⁶

La plupart des constructions étaient faites de pièces de bois. Certains habitants étaient reconnus et engagés pour leur talent de menuisier. À cette époque, plusieurs bâtiments avaient le même aspect. En comparant la 1^{re} école catholique de Boileau et la 1^{re} église de Gramont nous pouvons facilement constater que c'est le même menuisier qui avait construit ces deux bâtiments.

« Mon grand-père (Chapman Mapp) avait été engagé pour construire la grange en arrière de l'Auberge du Lac, elle était faite entièrement de bois carré, équarri à la main. Il en a bâti plusieurs par la suite tout le tour du lac »⁷

5 Extrait du livre historique sur les habitants du lac Papineau, écrit par Madame Faith E. Fransham

6 Tiré de l'enregistrement sonore de M. Willie-John Mapp, 1985

7 Extrait du témoignage de M. Étienne Maynard, 2007

Les constructions allaient bon train. Mais avant d'être enfin propriétaire d'un lot de la Couronne les pionniers devaient avoir rempli quelques conditions. En voici quelques exemples tirés d'un pamphlet publicitaire du ministère de la colonisation;

CONDITIONS DE VENTE DES LOTS

Dans le comté d'Ottawa, le prix de la terre est de 30 centins l'acre. Un lot ordinaire compte 100 acres ; le prix est payable en 5 versements égaux dont le premier au moment de la vente et les 4 autres annuellement, avec intérêt au taux de 6 p. c.

La vente d'un lot s'effectue aux conditions suivantes :

L'acquéreur doit prendre possession de la terre dans les six mois qui suivent la date de la vente, y construire une maison habitable d'au moins seize pieds sur vingt, y résider et l'occuper, soit par lui-même soit par d'autres, au moins deux ans ; et, dans le cours de quatre années au plus, défricher et mettre en culture une étendue de dix acres sur cent. Une proportion du défrichement doit être faite chaque année.

L'acquéreur tant qu'il n'a pas rempli les conditions de la vente ne peut couper de bois que pour le défrichement, le chauffage, les bâtisses et les clôtures. Le bois coupé contrairement à cette condition est considéré comme ayant été coupé sans permis sur les terres publiques.

Les lettres patentes ne sont émises dans aucun cas, avant l'expiration de deux années d'occupation, ni avant l'accomplissement de toutes les conditions.

De plus, si le lot se trouve situé dans une région actuellement sous licence de coupe de bois ou encore dans une région qui tombe sous le coup de l'acte des mines, le colon est tenu de se conformer aux dispositions de la loi qui régit les forêts, les mines et la pêche.

AUTRES OBLIGATIONS RÉSULTANT DE LA LOI

L'acquéreur doit, dans les quinze jours qui suivent la première année à compter de la date du billet de location, produire entre les mains de l'agent une déclaration assermentée, sur formule spéciale, constatant qu'il a rempli jusqu'alors les conditions du billet de location. Une déclaration semblable doit être fournie à l'expiration de chaque année subséquente jusqu'à complétion des travaux nécessaires pour l'émission des Lettres patentes. A défaut de telle déclaration, l'agent transmet à l'acquéreur une formule qui doit être remplie et retournée dans les 30 jours, sinon, s'il appert de la déclaration que les conditions n'ont pas été remplies, la vente devient nulle de plein droit avec confiscation, au profit de la Couronne, des deniers payés à compte du prix d'achat et des impenses. Sans préjudice au privilège du ministre de révoquer toute vente en aucun temps pour fraudes, abus ou cause d'erreur et inaccomplissement des conditions.—1282a, 1282b.

Aucune vente ne sera faite en dehors des terrains qui seront classés comme propre à la colonisation en vertu de la loi 4 Ed. VII, ch. 13 ; mais en attendant, les agents sont autorisés à vendre tous lots propres à la culture et au sujet desquels il ne pourrait se présenter aucun conflit.—1288b.



1880

Au premier recensement officiel de Ponsonby, 65 familles y sont dénombrées dont 60% d'entre elles sont anglophones. Elles sont originaires de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Angleterre, de la Belgique et bien sûr du Québec. Les gens quittaient pour la plupart Montréal après un bref séjour ou ils venaient de plus près comme *Montebello* et *Calumet*.

En 1878, notre agent des terres, A.B. Filion, demeurait à Grenville. Ce qui expliquerait en partie pourquoi plusieurs *colons* arrivaient de ce coin-là. Nous le voyons à gauche sur la photo, le Curé Labelle au centre et Arthur Buies à l'extrême droite.

Le curé Labelle essayait de freiner l'exode de nos jeunes. L'aventure d'un de nos premiers colons en est un bel exemple. Monsieur



Perpétus Poissant dit Boileau s'est marié à St-Louis-de-Gonzague en 1876 avec une demoiselle Lefebvre. Ils se sont établis dans le canton de Ponsonby vers 1880. Leur terrain était près des *Chutes Ragged* et ils firent de leur demeure un petit magasin général et un bureau de poste, nommé Boileau, ouvert de 1881 à 1888. Cette famille était très active au sein de la communauté, comme en témoignent les écrits de la paroisse.

« Lorsque Mgr Dubamel fit, en août 1883 une visite à Ponsonby, il trouva une chapelle minuscule, élevée sur un terrain donné par M. Boileau, au bord du ruisseau Maskinongé; il agréa l'emplacement et accepta la donation du terrain »⁸

Mais pour des raisons que nous ignorons, les nouveaux arrivants s'établissaient plus près du village actuel de Boileau. Même qu'en 1887, une requête avait été formulée pour que l'église soit déménagée, mais M. Boileau s'y était opposé. Cela a dû occasionner quelques frictions et la famille, avec leurs 10 enfants, s'en alla vers les États-Unis en 1888. Leurs descendants y habitent encore aujourd'hui. Nous devons à leur patronyme le nom de notre municipalité depuis 1993.

8 Extrait de *Le Diocèse d'Ottawa*

C'est en 1882 qu'un groupe de résidants décida de former la municipalité de Ponsonby. Malheureusement nous n'avons que très peu d'informations à ce sujet car tous les documents ont été détruits lors d'un incendie en 1927. Un des premiers maires fut M. James Shea de 1888 jusqu'en 1890 et ses secrétaires étaient M. G. Blackhall et M. Onésime Chamberot.

Déjà des hameaux ⁹ prenaient forme dont ceux de Boileau, Brookdale, Gramont, Vernet et Rockway Valley. Un bureau de poste était établi sur chacun d'eux. Magasins généraux, moulins à scie, fromageries et boutiques de forge desservaient les habitants. Il y avait deux églises, une Catholique et l'autre Anglicane. Les curés venaient rencontrer les paroissiens seulement trois à quatre fois par année.

De 1881 à 1890, il s'était vendu 67 lots. Cela équivaut à environ 31% du territoire habité d'aujourd'hui. Les premières années ont sûrement été très difficiles. À la lecture des registres de sépultures de la paroisse, on constate que deux enfants sur trois mouraient avant l'âge de deux ans, triste reflet de leurs conditions de vie.

Selon leur contrat d'achat, les propriétaires devaient défricher près de 10% de leur terre pour subvenir aux besoins de la famille et de la ferme. Contrairement aux autres régions, Ponsonby n'était pas déboisée. Outre la construction de la maison et des bâtiments, les habitants *devaient faire de l'abattis* ¹⁰. Il y avait d'énormes pins ¹¹ qu'il fallait couper, transporter au milieu du champ pour les faire brûler. C'était un travail de longue haleine et très exténuant.

« Quelques mois de travail lui suffiront pour faire une éclaircie de quelques arpents qui pourront être ensemencés au printemps et se couvriront à l'automne de légumes ou de grain de la plus belle venue. La récolte ira toujours grossissant d'année en année à mesure que les défrichements s'étendront; le colon y trouvera plus que sa nourriture et celle des ses bestiaux. » ¹²



9 Groupement isolé de quelques maisons, en milieu rural. Toponymie du Québec.

10 Dans le défrichement, opération consécutive à l'enlèvement des bois utiles et consistant à abattre, entasser et brûler sur place les bois, branches arbustes et détritiques qui n'ont aucune valeur. Dictionnaire de la langue française au Canada.

11 Il est possible de voir un de ces pins tapi au fond la rivière, il avait servi autrefois de base pour un barrage.

12 Extrait du pamphlet publicitaire du Curé Labelle.

1890

On remarque 10 ans plus tard que le nombre de familles avait diminué, passant de 65 à 58 au total, pour 301 habitants. Les francophones représentaient alors 55% de la population.

Même si les familles s'agrandissaient, seulement une d'entre elles avait bénéficié du programme d'aide gouvernementale pour l'octroi d'une terre gratuite aux familles de douze enfants vivants.

En 1890, le gouvernement d'Honoré Mercier, observant « *qu'il convient, à l'exemple de tous les siècles, de donner des marques de considération à la fécondité du lien sacré du mariage* », fait voter une loi. Celle-ci accordait gratuitement cent acres de terres publiques aux parents de douze enfants vivants nés en légitime mariage. C'est en 1905 que prit fin ce programme.¹³

Ponsonby était, et est encore aujourd'hui, reconnu pour ses terres de roches et ses montagnes. Certains abandonnèrent leurs lots pour le prix des taxes. Chaque propriétaire devait payer environ 4,00 \$ de taxes municipales annuellement.

Vers 1893-1895 un grand feu éclata sur presque toute la partie nord-ouest du territoire. Même une route avait été nommée *Chemin du Brûlé*¹⁴ suite à cet évènement.



Photo fournie par M. Harold Linton

« *Oui, je m'en souviens. J'étais tout petit mon père et moi on s'étaient sauvés sur deux miles pour clairer l'feu. Les bâtiments avaient tous brûlés à part une vieille maison de pièces. Y'avait des vieilles poches de jutes dans le grenier qui ont toutes brûlé mais pas la maison... c'était pas drôle dans c'temps là..* »¹⁵

Nous pouvons constater, sur cette photo du hameau de *Brookdale*, les ravages que ce feu avait provoqués.



13 Bibliothèque et Archives nationales.

14 Aujourd'hui c'est le Chemin Brookdale à partir du coin de Gramont vers St-Émile.

15 Extrait d'un enregistrement sonore de M. Michel Molloy, 1985

1900-1910

A force de courage et de labeur les pionniers disposaient maintenant de plus grands pâturages. Les troupeaux augmentaient et les potagers devenaient de plus en plus généreux. Chacun possédait sa time de chevaux,¹⁶ quelques vaches, des moutons et des cochons.

En 1901, on comptait 82 foyers. Il n'y avait plus autant d'immigrants qui *débarquaient* à *Ponsonby*; c'était plutôt la *progéniture* qui prenait place.

Trois écoles étaient ouvertes en 1901; une à *Boileau*, une à *Brookdale* et l'autre à *Gramont* au coin du *Chemin Boileau* et du *Chemin Lac à la Croix* sur la côte à *Simard* comme les plus vieux l'appelaient. Un peu plus tard, une quatrième école s'était construite près de la *Montée Major*. Les conditions difficiles, les distances à parcourir à pied, le froid, la neige et les travaux à la ferme faisaient en sorte que les enfants y venaient de façon sporadique. C'était bien souvent vers l'âge de 14 ans qu'ils pouvaient terminer leur 3e année.

« On allait à l'école à Boileau à pied, ah j'crois ben, en p'tites bottes de caoutchouc et pis on se faisait des crémones¹⁷... Moi, j'ai commencé à aller à l'école, dans la vieille école de Boileau (1ere en bois rond). Elle était drette pas loin d'chez Rolland Charron, sur l'bord de la côte. J'ai commencé dans l'mois d'mai. Dans c'temps là, ils envoyaient les enfants à l'école une coupel de mois dans l'printemps pour les accoutumer pour l'automne. »¹⁸

Naturellement nous ne pouvons évoquer les années 1910-15 sans parler de la guerre. Sa seule influence que nous pouvons remarquer sur nos documents c'est sur le recensement de 1911 où le recenseur, M. Oswald Coursolle, avait biffé tous les titres des occupations des jeunes hommes pour les remplacer par « fils de cultivateur ». Ces futurs agriculteurs n'étaient pas obligés d'aller à la guerre. En plus, entre 1901 et 1910, plus du tiers du territoire avait été vendu.



¹⁶ du mot anglais team pour équipe

¹⁷ Cache-nez en laine tricotée. Dictionnaire de la langue française du Canada

¹⁸ Extrait de l'enregistrement sonore de Mme Valentine Charron-Currie

1920



Photo fournie par Mme Claudette Ouellette

Les gens n'étaient pas fortunés mais nous pouvons dire que c'était une époque plutôt prospère.

Les produits de la ferme suffisaient à nourrir la famille et même plus. L'hiver, les hommes travaillaient six jours par semaine au chantier. Ils partaient, à pied, le dimanche pour revenir le samedi après-midi pour un salaire d'environ 1.00\$ par jour. Les plus jeunes, même les filles, travaillaient comme aides ou journaliers.

« J'ai laissé l'école en 3^e année et l'hiver j'allais travailler en forêt pour écorcer les arbres. J'avais environ 11 ans. J'ai fait ça jusqu'à mon mariage... »¹⁹

La rivière Maskinongé a longtemps servi pour la drave. Le long trajet des billes débutait au Lac Labelle et se poursuivait jusqu'à la Rivière Rouge. Tout au long de l'hiver, le bois était empilé sur les rives pour être ensuite « lancé » après la fonte des glaces. Les Chutes Ragged ont toujours été un endroit dangereux pour les draveurs. On raconte que deux d'entre eux, morts à la tâche, sont enterrés sur ses rivages. Bien souvent des embâcles s'y formaient et provoquaient des inondations qui s'étendaient loin dans les terres (c'est vers 1935 qu'on décida de dynamiter ces chutes pour faciliter le transport).

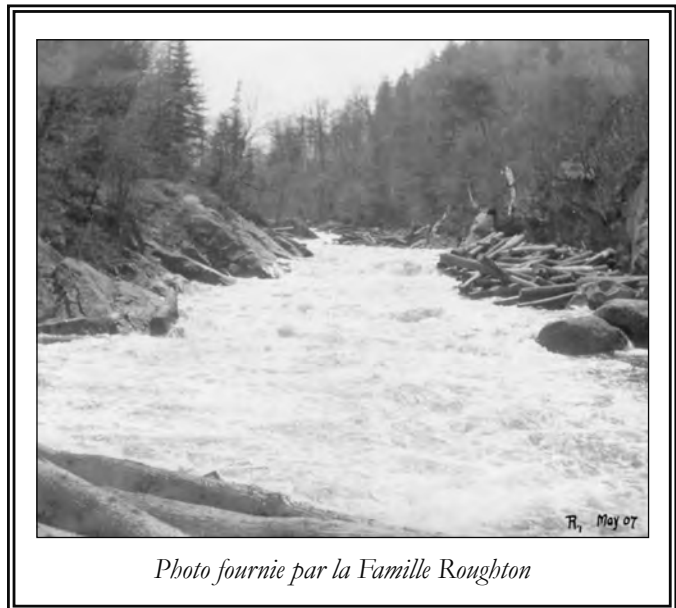


Photo fournie par la Famille Roughton

19 Tiré de l'enregistrement sonore de Mme Violet Ward-Meyer. 1985

« J'me rappelle, ils amenaient les animaux pour les hommes dans l'bois. J'me souviens d'avoir vu Alec Wilson passé avec des vaches, pis y'amenait ça au campe. I'n'avait une pour tirer pis l'autre pour le bœuf pour nourrir les employés. I'n'avait une bonne gang qui travaillait là... Désiré Godin était l'cook. »²⁰

Il était possible de se procurer presque tout à Ponsonby, mais quelques fois, il fallait faire ses emplettes à l'extérieur comme à St-Rémi ou Namur. On s'y rendait à cheval, à pied et même en vélo. Ce dernier moyen de transport n'était pas le préféré car la plupart des chemins étaient faits de sable fin.

« Ah les biciks, j'ai pris des maudites plonges. Dans l'temps pour braker il fallait mettre not' pied sur l'frame, près de la roue. On brakait d'même, les bottines sur l' tire. Une fois j' m'en venais de Namur, pourtant, j'avais descendu souvent...Mais dans c'temps là le chemin était pas comme aujourd'hui... En descendant la côte le chemin vire carré pour venir prendre l'autre chemin. J'descend ça mon vieux, pis là j'mets mon pied, j'sais pas l'diable? Pour moi, j'allais plus vite que j'pensais. J'étais pas capable de l'contrôler. J'arrive en bas, tu comprends que le détour je l'ai jamais faite. J'ai passé dans des plants de noisettes, j'ai frappé un bank pis j'ai tombé parmi les roches, t'êt' ben 10 pieds plus loin... Ah que j'me suis faite mal c'te fois là... »²¹

Mais avec toutes les danses du samedi soir, il était facile d'oublier ses p'tits bobos.

« Ah, chez Rolland Desjardins on n'a pas été dansé là juste une fois...Ah oui! Il y avait une autre vieille maison ou le plancher grouillait tout l'temps... On avait été danser pis on avait amené des clous pis des marteaux... »²²

Tous les chemins que nous utilisons aujourd'hui étaient déjà construits à cette époque, et même plus. L'impasse Gramont allant jusqu'à Namur, se nommait *Chemin Lavigneur*. Ce patronyme venait du nom d'une famille qui habitait ce rang. Le chemin actuel qui se rend à Namur n'existait pas, mis à part un petit sentier où il fallait traverser les savanes²³ sur des genres de petits trottoirs de bois.

Du *Chemin du Lac* à la *Croix* on pouvait se rendre jusqu'à *Montebello* en empruntant le *Chemin Bourassa*. De plus, il était possible d'aller jusqu'au *Lac des Plages* en passant par la *Montée Major*. *St-Rémi* était facilement accessible l'hiver en passant par la *lac Libersant*. Pour aller à *Huberdeau*, il y avait un chemin qui partait des *Chutes Ragged*, longeait le *Lac au Loup* et sortait près de chez M. McArthur près de la limite des deux cantons.

20 Tiré de l'enregistrement sonore de Israël Forget, 1985

21 Tiré de l'enregistrement sonore de M. Bob Currie, 1985

22 Tiré de l'enregistrement sonore de Mme. Rose-Alma Leblanc-Gagné, 1985

23 Terrain marécageux, humide. Dictionnaire de la langue française au Canada

Chaque propriétaire devait s'occuper de son chemin de front (dans la partie la moins large du lot). Pour les montées (perpendiculaires au rang) le travail était partagé entre les propriétaires. Un inspecteur était nommé pour chaque rang afin de vérifier si tous les ouvrages étaient faits correctement. De plus, il avait à sa charge les travaux d'hiver. Il y avait aussi un inspecteur agraire, un inspecteur en chef et trois estimateurs. Chaque propriétaire pouvait payer sa juste part, calculée à partir de la longueur de leur propriété, soit en argent ou soit l'équivalent en temps d'homme;

Un homme *seul*

*Deux piastres et soixante et quinze centins*²⁴

Un homme *avec son cheval*

Trois piastres et soixante et quinze centins

Un homme, *deux chevaux et instruments*

Cinq piastres

Une journée d'ouvrage était de dix heures par jour.

L'hiver, les chemins étaient *roulés*. Des chevaux traînaient un attelage équipé à l'arrière d'un gros rouleau de bois et cela compactait la neige. Les gens devaient faire toutes sortes de provisions pour les deux ou trois premières semaines du dégel. Aucun chemin n'était praticable et les citoyens étaient coupés de tout durant cette période. L'isolement était fortement ressenti.



M. Willie John Mapp avec le rouleau à neige . Photo fournie par M. Harold Linton



24 A été longtemps le nom officiel de notre sous. Dictionnaire de la langue française au Canada

1930

C'était la Crise qui débutait. Le travail se faisait rare comme en fait foi les réponses d'un Questionnaire²⁵ rempli au mois de novembre de 1930. Celui-ci avait servi à dresser un portrait de la situation économique de notre municipalité.

1024 Il est résolu ce qui suit:
 Proposé par le Com. Horace Mirou
 secondé par le Com. George Paquette.
 et résolu que ce. Conseil, après avoir
 pris connaissance du Questionnaire
suivant et avoir

1° Le chômage dans votre municipalité
 est il si sérieux qu'il nécessite une
 subvention en vertu de l'acte de 1909
 aux chômeurs (voir extrait de l'acte
 Ministérielle (P.S. 2246).
 Rep. Oui.

2° Population dans les limites de votre
 Municipalité.
 Rep. 417.
 Nombre de familles 85.

3° Donnez le nombre approximatif des
 chômeurs actuels 135
 (a) Mares ou soutien de famille 60
 (b) Non Mares: 75

Dès lors, les autorités municipales avaient demandé une subvention pour l'exécution de travaux d'utilité publique dans le but de *soulager les chômeurs*²⁶. Tous les salaires avaient diminué, même ceux des employés de la voirie. Au chantier, les hommes gagnaient en 1910 près de 1.00\$ par jour tandis qu'en 1930, celui-ci avait diminué de moitié. Mais le prix des vivres et des fournitures n'avait pas baissé pour autant.

25 Extrait du procès-verbal de novembre 1930

26 Extrait du procès-verbal de novembre 1930

« La vie était plus dure dans c'temps là,... on travaillait au chantier pour 50¢ par jour. Mais n'empêche qu'on payait une paire de pantalons 2.50\$, ça veut dire que c'était une semaine d'ouvrage, les chaussures, c'étaient des rubbers, ça valaient aussi 2.50\$... »²⁷

« Maman nous préparait des p'tites crêpes, sans confiture, pour nos dîners à l'école. J'avais faim, alors sur l'heure du midi avec mon frère on allait voir Madame Blais. En nous voyant elle nous demandait; avez-vous faim? On lui répondait timidement et elle nous offrait des pommes. L'été on ramassait des fraises qu'on allait vendre chez Mme Poulter. Quelque fois elle nous donnait du chocolat, on s'assoyait bien tranquille pour le manger, on ne voulait rien faire de déplaisant pour ne pas perdre notre précieux butin... »²⁸

« Not'père travaillait au campe, on était huit icitte et ça donnait juste 15\$ par mois. Alors quand on pouvait avoir une p'tite job, on la pognait, pour aider. Sinon on n'arrivait pas »²⁹

Les gens n'avaient pas le choix de travailler même dans les usines où la santé et la sécurité des travailleurs n'étaient pas une préoccupation des propriétaires.

« J'ai deux de mes frères qui sont morts, une heure et demie entre dans la même nuit. Ils travaillaient à la mine de St-Rémi. Ah! C'est effrayant! Pas pension, les femmes sont restées seules. Un de mes frères n'avait huit et l'autre six. De c'té cas, pas pension de veuve ni d'allocation pour les enfants. Rien! Ça resté emmanché d'même, débrouillez-vous... »³⁰

« C'était très difficile pour notre famille, mon père n'avait plus d'emploi. Nous vivions dans un loyer, on ne possédait pas une terre donc pas de provision de viande ou de légumes. Malgré tout il y avait beaucoup d'entraide entre les voisins »³¹

C'était difficile pour tous. Les enfants devaient aller à l'école chaussés bien souvent que d'une paire de bas. L'hiver, ils emportaient une paire supplémentaire pour faire sécher les autres en dessous du poêle à bois. Cela ressemble beaucoup à une chanson de La Bolduc écrite en 1932:

Sans Travail;

Mais y'ont fini de nous bourrer

de belles promesses nos députés

que ça va si pas mal que ça

Moi j'vous dis qu'au Canada

On voit nos braves Canadiens

leurs pauvres enfants ça meurt de faim

on en voit passer dans la rue, un pied chaussé pis l'autre nu.

27 Extrait de l'enregistrement sonore de M. Philibert Ouellette, 1985

28 Extrait de la rencontre avec Mme. Dora Mapp-Tessier, 2007

29 Extrait de l'enregistrement sonore de M. Ernest Molloy, 1985

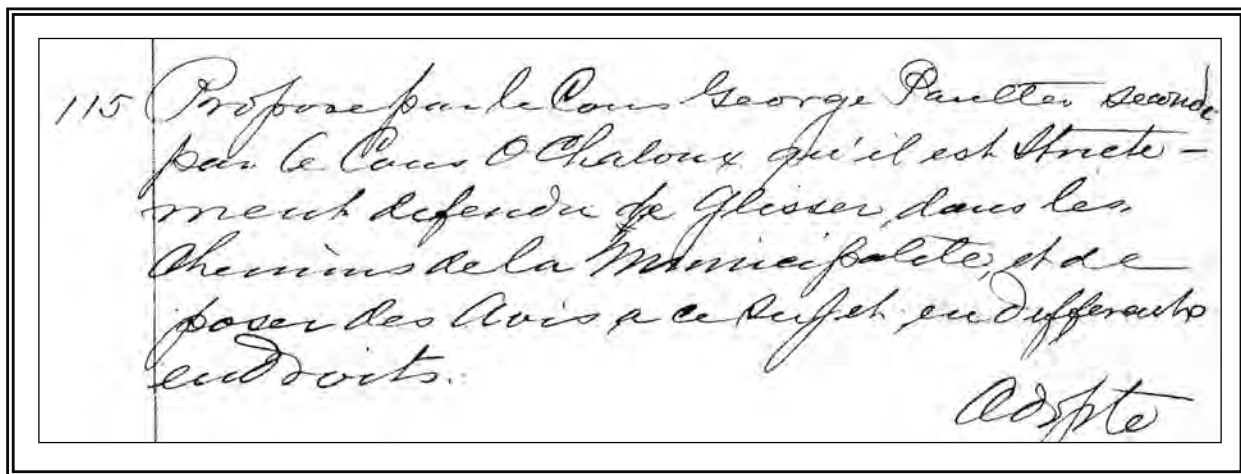
30 Extrait de l'enregistrement sonore de M. Jean-Baptiste Proulx, 1985

31 Extrait de la rencontre avec Mme. Yollande Charron-Desjardins, 2007

Les habits étaient usés à la corde et les tissus pour leur confection étaient récupérés de partout.

« *Ab maman, je comprends aujourd'hui pourquoi vous faites du diabète, quand vous étiez p'tite vous mettiez des p'tites culottes faites de poches de sucre...* »³²

La vitalité et la joie de vivre de nos jeunes n'étaient pas affectées pour autant. Nous leur devons un règlement municipal passé le 30 décembre 1931 spécifiant que;



En effet, cet hiver-là, les enfants avaient tellement glissé sur la Sugar Bush que plus rien ni personne ne pouvait y monter.



32 Blague que M.Yvon Proulx faisait souvent à sa mère, 2007

1940

Avec la perspective d'une guerre imminente, plusieurs jeunes gens se mariaient avec l'aide du Curé (la course aux mariages). Il y avait aussi l'arrivée de nouveaux cultivateurs sans expérience et d'autres qui avaient choisi Ponsonby pour se *camoufler*.

L'hiver, les hommes retournaient aux chantiers, qui étaient de plus en plus éloignés. Ils partaient bien souvent au mois d'octobre pour ne revenir qu'au printemps. Les plus jeunes faisaient leur possible pour aider la famille. Les dettes s'accumulaient au magasin général. Cela pouvait prendre jusqu'à 6 mois avant que les clients puissent commencer à rembourser.

« Boileau ne peut devenir une paroisse d'envergure à moins qu'une industrie nouvelle ne vienne s'y installer. Les ressources du commerce du bois s'épuisent vite et les bûcherons émigrent souvent. »³³

« Au printemps mon père revenait du chantier en train. Il cachait toujours son argent dans ses bottes. Arrivé à la maison, il nous disait ; Ab! J'ai tellement mal aux pieds, pourriez-vous m'aider à me déchausser? Alors, avec ma sœur et mes frères on tirait sur ses bottes... et toutes ces piastres qui tombaient par terre! Nous étions complètement éblouis... »³⁴

Au printemps, avec l'arrivée des veaux, les gens pouvaient commencer à vendre la crème à la fromagerie. Le fromage était ensuite envoyé à Huberdeau où on l'embarquait sur le train pour distribution vers les grands centres. Pour garder le lait au frais, presque toutes les fermes avaient sa laiterie³⁵. C'était un petit hangar où l'eau d'un petit ruisseau y coulait et s'accumulait à l'intérieur d'un bassin. On y déposait les bidons de lait afin que l'eau circule tout le tour.



Mère de Mme Claudette Ouellette ses deux filles et son fils
Photo fournie par Claudette Ouellette

33 Extrait de: Le Diocèse d'Ottawa 1847-1948 par Hector Legros prêtre. et sœur Paul-Émile

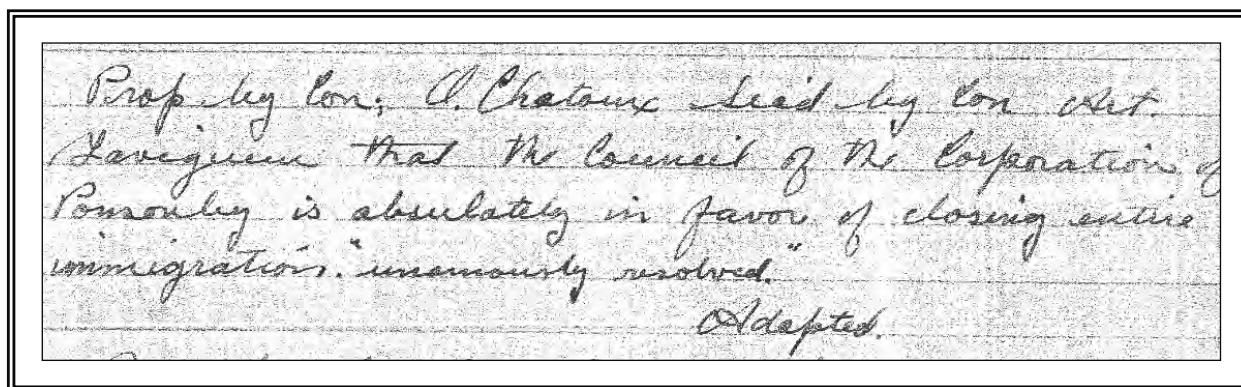
34 Extrait de la rencontre avec Mme Claudette Ouellette, 2007

35 Petit bâtiment secondaire d'une ferme où l'on garde divers aliments. Dictionnaire de la langue française du Canada

Plusieurs *allaient aux fruitages*³⁶. Les fraises, les framboises, les groseilles, les bleuets, les pommes et les cerises sauvages servaient pour la préparation de confitures. Les légumes du jardin étaient ramassés et mis en conserve. Même des pièces de viande étaient mises dans des pots *Mason*.

À l'automne, les poules, les cochons ou les veaux supplémentaires étaient préparés pour la famille ou expédiés en train vers *Ottawa* ou *Montréal* pour la *Canada Parker*. Les gens faisaient boucherie eux-mêmes et toute la famille y participait.

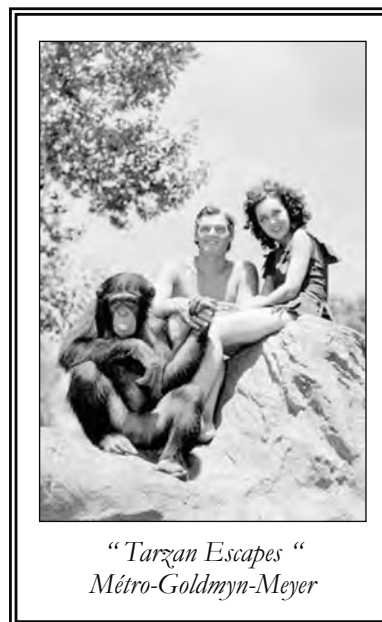
Les danses du samedi soir étaient rares: le curé de l'époque était sévère. Même qu'un soir, il s'était présenté à une maison et choqué de voir qu'une petite fête musicale s'y déroulait, il empoigna une guitare et la fracassa devant tous. De plus, il avait proclamé cet endroit « maison de débauches ».



La guerre avait éprouvé chacun et une certaine peur s'était installée chez nos concitoyens. Nos élus municipaux avaient même voté en 1944 une résolution qui empêchait toute immigration.

Il y avait quand même de belles distractions. Les jeunes pouvaient écouter la radio, mais pas trop longtemps: les batteries³⁷ ne dureraient pas éternellement et il ne fallait surtout pas manquer le chapelet. Et gare à vous si l'inspecteur passait et que vous n'aviez pas acheté votre permis pour l'écouter!³⁸

Il y avait aussi les *p'tites vues* au sous-sol de l'église. *Tarzan*, *Charlie Chaplin* et *Abbott & Costello* étaient les héros de l'époque ou bien encore, les petites séances montées par les gens de la place.



36 Aller ramasser les petits fruits des champs. Dictionnaire de la langue française du Canada

37 À cette époque il fallait trois batteries pour le radio, une sèche et les deux autres humides

38 Permis émis par le Gouvernement fédéral, souvent vendu au bureau de la poste.



Reposoir construit à la maison de M. Philibert Ouellette

Il y avait les rassemblements religieux, comme la *Fête-Dieu*. Célébrée à la même date partout à travers la province, c'était une très grande célébration et une excellente occasion de rencontrer du nouveau monde... Les paroissiens se réunissaient dans la rue. Accompagnés du curé, ils suivaient la procession jusqu'au reposoir ³⁹. L'autel était préparé minutieusement, car c'était tout un honneur pour le propriétaire de la maison.

La scolarité était devenue plus importante. On envoyait quelques jeunes au pensionnat. Avec l'ajout d'un deuxième étage à l'école de Boileau, les élèves pouvaient désormais recevoir les cours de 8e et de 9e année. Mais cela avait aussi entraîné la fermeture des petites écoles de rang. Il fallait dès lors transporter ces élèves. Le premier autobus fut, pour l'hiver, un genre de borlot ⁴⁰ fermé par une cabine de bois pour les abriter et tiré par une spanne ⁴¹ de chevaux. Par la suite, ce fut un genre de petit camion transformé avec des chenilles qui faisait le travail.

L'électricité arriva en 1949. Les gens de Ponsonby avaient formé une petite coopérative pour faciliter les demandes d'installation. Chacun devait déboursier 100.00\$ et le gouvernement payait l'autre partie. Pour que la ligne soit montée et qu'elle se poursuive toujours plus loin dans les rues, il devait y avoir au moins trois résidents payeurs à l'intérieur d'un mille.

« Quelle a été la première chose que vous avez achetée avec l'arrivée de l'électricité? Ah, nous sommes partis toute la famille au magasin à Namur, chez Walter Smith, et nous avons acheté un moulin à laver. » ⁴²



³⁹ Autel pour y faire reposer le saint sacrement

⁴⁰ Voiture d'hiver, à un ou deux sièges, faite d'une caisse rectangulaire plus ou moins profonde, posée sur des patin bas et utilisée pour les voyageurs et des marchandises. Dictionnaire de la langue française du Canada

⁴¹ Paire : un beau spanne de chevaux; atteler en spanne. Dictionnaire de la langue française du Canada

⁴² Extrait du témoignage de M. Étienne Maynard, 2007

1950-1970

Après la fin de la guerre, la plupart de nos nouveaux cultivateurs délaissèrent la terre. Certains de nos jeunes (tannés de manger de la misère) avaient suivi le courant et sont partis en ville à la recherche de nouveaux défis. Difficile de faire autrement quand leurs aïeux ont été poussés par la même énergie en venant s'installer par ici près de cent ans auparavant!

« J'avais trimmé dur tout l'hiver à couper du bois et m'occuper de la ferme pendant que mon père et mes frères travaillaient à l'extérieur et tout ça pour rien ! Je suis parti travailler en ville, je voulais que mes efforts soient récompensés à leur juste valeur, je voulais vivre dans un environnement moderne. Après mes deux premières semaines de travail en ville, j'ai reçu ma paye, 52,00 \$...⁴³ »

La dernière fromagerie, celle de *Brookdale*, ferma ses portes et cela donna un dur coup aux résidants. Par la suite, ce fut une coopérative extérieure qui faisait l'achat de la crème. Mais elle devenait de plus en plus exigeante à propos des installations de ramassage. Les règlements sur les produits agricoles étaient devenus eux aussi plus sévères. Pour répondre aux nouvelles normes les équipements sur les fermes devaient être modernisés. Mais certains estimaient que le jeu n'en valait pas la chandelle.

« Je passais la viande et là les inspecteurs ont commencé à venir, à inspecter la viande, pis là, ils voulaient que je bâtisse un abattoir, que je fasse ci, que je fasse ça. Enfin de compte j leur ai dit de manger de la m...(rires). Y'en faisaient des cérémonies ces gens là, après j'ai lâché complètement.⁴⁴ »

C'est vers 1960-70 que les plus gros chantiers de bûcherons, comme à la Seigneurie Club, ont terminé leurs activités. Dès lors, il n'y avait plus de chemin de glace sur le Lac Papineau pour le transport des billes.

« Ah oui! Les gars qui charroyaient, on avait de la misère à avoir des trucks, y'avait trop peur d'y aller. Ils n'ont calé un truck su'le bord. J'avais faite un chemin, tout glacé ça. Y'avait pas de danger sur le chemin qui cale, mais y'a lâché le chemin pis y'a pris l'bord, y'a fallu sortir ça de là... »⁴⁵

La vente des terres agricoles débuta et la plupart de ces acheteurs étaient des villégiateurs. Avec leur arrivée, de nouveaux petits commerces artisanaux voyaient le jour et offraient des produits de la ferme comme le lait, la crème et le beurre et quelques denrées faites maison comme du pain et des pâtisseries. Mais cela n'était pas assez pour assurer un avenir prospère pour chacun. Les écoles et les petits magasins généraux ont fermé leurs portes tour à tour et la plupart des agriculteurs ont délaissé le travail de la ferme.



43 Extrait du témoignage de M. Yvon Charron, 2007

44 Extrait de l'enregistrement sonore de M. Philippe Gagné, 1985

45 Extrait de l'enregistrement sonore de Monsieur et Madame Omer Coursolle, 1985

1991

Changement de nom de la municipalité...

Suite à une modification apportée à la Loi sur l'organisation territoriale municipale qui stipule que le mot "corporation" ou l'expression "corporation municipale" ne doit plus faire partie du nom d'une municipalité et, comme c'était le cas pour la corporation municipale du Canton de Ponsonby, en 1991, le Conseil Municipal décida de tenir un scrutin référendaire consultatif ⁴⁶ concernant le choix d'un nouveau nom pour la municipalité.

C'est ainsi que le nom *municipalité de Boileau* fut choisi et qu'une demande ⁴⁷ officielle en ce sens, fut adressée au ministère des Affaires Municipales. Ce n'est qu'en 1993 ⁴⁸ que le nom Municipalité de Boileau fut officiellement reconnu.

Depuis les années 2000, Boileau connaît un regain de popularité auprès des villégiateurs. La vocation agricole qui lui était dévolue fait place à une vocation récréo-touristique. Les grands centres tel que Tremblant et l'arrivée de l'autoroute y sont pour quelque chose. On compte aujourd'hui environ cinq cent résidants à l'année et autant de villégiateurs. Ils viennent à Boileau pour y retrouver un endroit paisible en contact avec la nature. Certains d'entre eux préparent leur chalet en prévision de venir l'habiter à l'année au moment de leur retraite.



46 Extrait des minutes du Conseil Municipal, 1991 page 1046

47 Extrait des minutes du Conseil Municipal, 1991 pages 1067, 1068.

48 Extrait du site de la Commission de la Toponymie du Québec.